

Annexes

ANNEXE I

Entretien avec Jean-Michel Ribes

Entretien réalisé à Paris au Théâtre du Rond-Point le 29 janvier 2008, après le début des répétitions.

Est-ce difficile d'écrire à deux ?

C'est quelque chose que je n'aurais pas pu faire avec quelqu'un d'autre que Roland Topor et que je n'ai fait avec personne d'autre. Nous avons une vraie complicité, les mêmes choses nous faisait rire. Nous travaillions dans une sorte de jaillissement où nous nous répondions l'un l'autre dans une sorte de partie de main chaude où chaque idée de l'un répondait ou s'ajoutait à celle de l'autre. Au départ j'avais écrit *Bataille navale*, je le lui avais fait lire et il a écrit *Bataille au sommet* qui se passe à la montagne, qui vient ainsi comme une sorte de réponse ou de contrepoint. Il y a quelque chose d'étonnamment prémonitoire dans ce texte, qui raconte l'histoire de gens qui meurent au bistrot car c'est ainsi que Topor a disparu peu après, dans un de ces endroits qu'il aimait tant et qu'il associe ici avec la mort.

Une fois le principe de scènes de conflit enclenché, nous avons continué, chacun écrivant une fable et puis pour la dernière, *Bataille dans les Yvelines*, nous nous sommes enfermés quinze jours chez lui pour l'écrire ensemble.

Pourquoi choisir une suite de formes brèves plutôt qu'une pièce ?

La forme courte permet de mieux rebondir que la forme longue : il n'y a pas de psychologie, on n'a pas le temps de s'écouter parler. La brièveté convient bien à ces cinq conflits qui ont chacun leur dimension propre : on commence avec la lutte des classes, on a une scène de ménage, puis un conflit métaphysique, un conflit plus intérieur lié à l'identité sexuelle et enfin une sorte de vaudeville, le conflit à trois avec le mari, la femme, l'amant.

L'univers de *Batailles* est plutôt déroutant. Est-ce volontaire ?

Le théâtre c'est toujours déroutant, on ne vient pas au théâtre pour ne pas être surpris. Mais ce qui déroute sans doute dans *Batailles* vient d'abord de l'héritage surréaliste et dadaïste qui nous rend sensible aux choses cocasses, surprenantes plus qu'à la psychologie ou à la

morale. Nous n'avons pas créé ces conflits pour donner une leçon et s'il y a un engagement ici c'est contre l'esprit de sérieux. C'est déroutant car il s'agit de s'attaquer à l'absurdité du fonctionnement du monde, au système des choses et à sa relativité, de manière à faire ressortir ce qu'il peut y avoir de ridicule, de grotesque dans une situation. Pour donner un exemple, demandons-nous si Nietzsche aurait pu être Nietzsche avec l'accent marseillais. On voit bien que ce détail change tout. *Batailles* est dans cet esprit de décalage qui permet de mettre la réalité et les habitudes sur un tapis qui bouge. De sortir de la route habituelle, pour jouer sur les mots à la manière de Lacan.

Pourtant les pièces se terminent souvent par une vérité générale, une sorte de morale drolatique qui définit la vie ou l'homme. *Batailles* n'est-il pas un humanisme ?

Non, je ne dirais pas ça. Mais vous pouvez le dire, car, comme l'a montré Duchamp, l'œuvre est faite par celui qui la regarde. Pour ma part, je dirais plutôt que nous sommes partis de notre amitié et du plaisir qu'on avait à écrire et sur l'idée simple que la bataille, le conflit est au fondement de toute dramaturgie. *Batailles* est en fait un titre qui pourrait convenir à toutes les pièces de théâtre : *Le Cid* est une bataille, *Hamlet* est une bataille...

Batailles n'est pas une pièce, au sens classique, avec un début, un milieu et une fin, mais une suite de pièces. Comment mettez-vous en scène cette discontinuité ?

Mais qu'est-ce qu'une « pièce » ? Pourquoi *Batailles* ne serait pas une pièce ? Bien sûr, il y a cinq moments très différents, mais il y a un ton qui donne l'unité. En effet, le ton est le même pendant tout le spectacle. Il s'agit de plonger les spectateurs dans un univers qui tient son unité de ce ton. Ce ne sont pas des sketches, ni des fables, mais des histoires de personnes qui ont toutes ce même rapport distancé à la réalité. D'autre part, d'une scène à l'autre, les acteurs sont uniques et reviennent, ce retour du caractère sous le masque fait aussi l'unité de la pièce. Je n'accepterai pas, par exemple, que la pièce soit jouée par huit acteurs différents.

Comment concevez-vous le travail des acteurs ?

Batailles c'est d'abord une pièce d'acteurs et le travail de l'acteur y est primordial. L'acteur ici doit avoir le génie et la jouissance du guerrier, en mesurer le grotesque et l'inutilité, en deviner le désespoir. C'est en fait un théâtre difficile à jouer. Tout paraît simple mais en réalité il y a un rythme, des règles, des ruptures, des contre-temps. On pourrait comparer avec le théâtre de Feydeau. Il craignait tant qu'on ne comprenne pas la musique de son texte qu'il mettait des notes sous les répliques pour éviter les contresens. Lorsqu'il y avait écrit « ah ah », on pouvait le dire en riant, interloqué, interrogatif, en colère... et bien entendu, ça change tout.

Comment passe-t-on d'un lieu à l'autre, par le décor, par les mots ?

Les décors et les lieux sont dits, indiqués à chaque fois, ils sont donc là, on en change et on passe à chaque fois dans un lieu bien typé et différent. Pour autant, on n'est pas accroché dans une actualité, une mode ou un terrain. Au contraire. Il faut savoir que cette pièce est énormément jouée dans le monde, dans les pays les plus divers, sans doute parce que chacun, dans toutes les cultures, se retrouve dans ces conflits et ces décors qui ont quelque chose d'universel : la mer, la montagne, la campagne, cela se

trouve partout, comme la scène de ménage ou la lutte entre les pauvres et les riches. La pièce est un miroir où chacun se reconnaît.

Est-ce difficile de mettre en scène son propre texte ?

On l'oublie mais de nombreux monologues de Shakespeare ont été écrits dans le but de permettre, par leur durée, aux acteurs qui venaient de jouer un combat de se reposer un moment. Des auteurs comme lui et Molière, qui sont à la fois dramaturge, directeur de troupe, metteur en scène et acteur, savent nécessairement que le théâtre tient à toutes ces nécessités de la scène, à ses contraintes. Ils savent aussi qu'un texte de théâtre n'existe que quand il est joué. Comme je suis auteur, metteur en scène et directeur de théâtre, j'écris en intégrant toutes ces dimensions. Une pièce c'est comme un enfant que j'accompagne jusqu'à sa création. Je sais ainsi qu'il peut marcher, parler ; d'autres s'en saisissent ensuite.

J'avais mis *Batailles* en scène en 1983, avec Philippe Khorsand, qui vient de mourir, Jean-Pierre Bacri et Tonie Marshall. Comme je l'ai dit, les acteurs sont fondamentaux pour cette pièce et je la mets en scène à nouveau car j'ai les acteurs, Pierre Arditi, François Berléand et Tonie Marshall, qui peuvent faire vivre le texte.

ANNEXE 2

Extrait de *Bataille navale*

Blandaimé et Plantin, seuls rescapés d'un naufrage, partagent un radeau. Ils écrivent un message d'appel au secours dont le style révèle leurs différences sociales. La lutte des classes commence ainsi, pour une question de style.

BLANDAIMÉ – Dans ce cas : tenez, c'est terminé. *(Il lui tend la feuille sur laquelle il écrivait. Plantin la lit.)*... Alors ?

PLANTIN – Je trouve ça littéraire.

BLANDAIMÉ – Vraiment ?

PLANTIN – Oui, ampoulé même par moments.

BLANDAIMÉ – Ampoulé ? !

PLANTIN – Moi je lirais cette lettre comme ça, à l'improviste, je n'y croirais pas.

BLANDAIMÉ – Personne ne vous demande de la lire à l'improviste.

PLANTIN – Mais enfin, celui qui va la trouver, si quelqu'un la trouve, ce sera forcément à l'improviste ! Eh bien, croyez-moi avec votre style tire-bouchonné on n'a aucune chance... il n'y a aucun progrès sur la dernière... C'est toujours du caca parfumé...

BLANDAIMÉ – Bon alors, Plantin écoutez-moi : si vous ne pouvez plus me supporter je vous demande de me le dire tout de suite.

PLANTIN – Je n'ai pas dit ça...

BLANDAIMÉ – Ne jouez pas sur les mots, depuis deux jours, je sens que je vous agace, que je vous crispe, que je vous courrouce...

PLANTIN – Mais non ! Mais...

BLANDAIMÉ – Vous refusez mon varech, vous ne vous retournez même plus quand j'urine, vous vous mettez à faire des choses non concertées comme « scruter », vous me chiez une colère de tonalité syndicaliste sur la surface corrigée concernant votre part de radeau et maintenant vous me dites que j'écris comme une vieille dinde ! Non Plantin, non ! Il est temps de percer l'abcès !

PLANTIN – Blandaimé, ça fait la cinquième fois que je vous donne mon avis sur ce texte et je puis vous assurer que je sais...

BLANDAIMÉ – *(Explosant)* Rien Plantin ! Vous ne savez rien ! Qui est Théodore de Bèze ? Vauquelin la Fresnay ? Archinard ? Le préfet du Cotentin ? Celui de la Gironde ? Qui est Souffretin de Breuille ? Où se trouve l'Illyrie, l'Istrie, la Croatie, la Macédoine, le péritoine, Chichi Castenango, le quai Louis-Blériot, celui des Orfèvres ? Qui a découvert le silicate de permanganèse ? Rien Plantin, vous ne savez même pas le nom de cet oiseau qui traverse le ciel en ce moment. *(Il lève la tête et le désigne*

du doigt.) C'est un couvre-temps Plantin, un couvre-temps de la famille des cumulus, un oiseau qui se nourrit uniquement de farine et qui au printemps vient péter des nuages sur les océans... heureusement c'est une femelle... avec un mâle, nous aurions eu de l'orage. Rien, vous ne savez rien, vous êtes une glaïre de mouche coincée entre le nul et le zéro et vous osez dire que j'écris tire-bouchonné !

PLANTIN – Attention Blandaimé, je supporte tout sauf vos grands chevaux...

BLANDAIMÉ – Je suis loin d'être sur mes grands chevaux Plantin, très loin.

PLANTIN – Alors tant que vous n'êtes pas en selle, relisez-vous Blandaimé !

BLANDAIMÉ – Qu'est-ce qu'il y a de tire-bouchonné là-dedans ! *(Il lit le message qu'il a écrit.)* « Toi qui viens de trouver cette bouteille, sans doute humide encore de la vague qui la porta sur la grève, sache que ceux qui t'écrivent sont les seuls rescapés du naufrage du Neptune, nous dérivons depuis des jours sur l'océan Indien en équilibre instable sur un frêle esquif fait de planches sommairement jointes ensemble. Aie l'obligeance de téléphoner au poste de secours le plus proche pour qu'il nous dépêche une brigade de nos courageux sauveteurs. En attendant de te voir, crois cher monsieur, à l'expression, etc. » C'est clair, précis, on voit tout de suite à qui on a affaire !

PLANTIN – C'est bien pour cela qu'ils ne se dérangeront pas.

BLANDAIMÉ – Là, vous passez les bornes, Plantin ! Qu'est-ce que vous cherchez ? La lutte des classes ? L'affrontement social ?

PLANTIN – Je vous signale que ce message me concerne autant que vous, Blandaimé ! J'ai quand même mon mot à dire !

BLANDAIMÉ – Vous assassinez mes vingt phrases et vous n'avez qu'un mot à dire en échange ! Qu'un mot à proposer ! Mon Dieu ! Dans quelle époque vivons-nous... Allez-y, dites-le votre mot...

PLANTIN – Écrivez : « S.O.S. stop S.O.S. stop. Dérivons est-ouest stop. Océan Indien stop. Suite naufrage Neptune stop. S.O.S. stop S.O.S. stop. »

BLANDAIMÉ – Vous plaisantez ?

PLANTIN – Non.

BLANDAIMÉ – Mais enfin, si vous leur dites « stop » sans arrêt, comment voulez-vous qu'ils arrivent jusqu'à nous ? !!

PLANTIN – C'est le code radio habituel.

BLANDAIMÉ – Mais on n'envoie pas ce texte par radio, on l'envoie par bouteille.

PLANTIN – C'est forcément un marin qui va trouver ce message et ils sont habitués à la radio ces gens-là.
BLANDAIME – Vous dites n'importe quoi ! Les marins sont beaucoup plus habitués à la bouteille qu'à la radio ! Regardez le naufrage du Neptune ! Si le marin-radio s'était servi aussi souvent de sa radio que de sa bouteille, nous n'en serions pas là !

PLANTIN – Peut-être... mais si c'était vous qui aviez dicté le message de perdition au marin du Neptune, non seulement nous en serions au même point mais en plus j'aurais honte...

BLANDAIME – Honte ?

PLANTIN – Que quelqu'un l'ait reçu.

BLANDAIME – C'est mon éducation qui vous gêne, n'est-ce pas ? Vous ne supportez pas qu'on appelle au secours avec tact, raffinement, qu'on demande de l'aide avec courtoisie. Ça vous irrite, vous, c'est le rugissement de l'orque blessé qui fait frémir la banquise, c'est ça ou rien ?

PLANTIN – Ce n'est pas de l'aide que nous allons recevoir avec votre foutue lettre...

BLANDAIME – Ah oui, et c'est quoi ?

PLANTIN – Oh diverses choses... les œuvres complètes de madame de Sévigné... une boîte de dragées... un caniche nain.

BLANDAIME – (*L'examine un instant*) J'en étais sûr, vous êtes marxiste.

PLANTIN – Quoi ?

BLANDAIME – Mais oui... ça y est... j'y suis, je vous revois... la hargne avec laquelle vous serviez les cocktails... ce regard gorgé de haine que vous portiez sur l'élégante assistance du

pont n° 2 en secouant votre shaker... (*Se prenant la tête entre les mains.*) Je me souviens... je vous revois, votre façon de servir les petits fours avec un couteau entre les dents... vous aviez tout du rouge ! Tout ! Jusqu'à votre veste !

PLANTIN – Ma veste de barman !

BLANDAIME – (*Éclatant de rire*) Votre veste de barman ! Avec vos deux épaulettes dorées ! Vous me prenez pour qui ? C'est l'uniforme des officiers du KGB.

PLANTIN – Du... ?

BLANDAIME – (*De plus en plus exalté*). Vous voyez, vous ne le saviez même pas, c'est une preuve supplémentaire que vous en faites partie, on ne dit jamais aux gens du KGB qu'ils sont du KGB, par sécurité... preuve irréfutable Plantin...

PLANTIN – Vous délirez Blandaimé, vous vomissez par le cerveau.

BLANDAIME – Sans compter cette odeur âcre qui s'exhale de vous, cette odeur de ceux qui préfèrent lire Lénine le matin au lieu de se laver.

PLANTIN – Parce que vous...

BLANDAIME – Moi je me parfume Plantin ! Je m'entoure de lavande et de patchoulis pour me protéger de vos effluves totalitaires. La liberté sent bon Plantin... La liberté se respire avec délice, elle ne cocotte pas l'aisselle de l'idéologue gauchiste !

PLANTIN – Je ne vous permets...

BLANDAIME – Dites-moi tout... Plantin, le Neptune... le naufrage, c'est vous ?... c'était une bombe ?...

ANNEXE 3

Éléments bibliographiques

BIBLIOGRAPHIE DE JEAN-MICHEL RIBES

• Quelques œuvres de Jean-Michel Ribes

- 1970 : *Les Fraises musclées*
1972 : *Je suis un steak*
1974 : *L'Odysée pour une tasse de thé*
1976 : *Tout contre un petit bois* (Prix des U, Prix Plaisir du Théâtre)
1978 : *Jacky Parady*
1983 : *Batailles* en collaboration avec Roland Topor
1986 : *Révoltes* avec Jean Tardieu et Arnold Wesker
1990 : *La Cuisse du steward*
1997 : *Monsieur Monde*
2001 : *Théâtre sans animaux*
2004 : *Musée Haut, Musée Bas*

• Quelques mises en scènes de Jean-Michel Ribes

- 1978 : *Le Gros Oiseau* de Jean Bouchaud
1984 : *L'Ouest le vrai* de Sam Shepard
1986 : *Hirondelle de saucisson* de François Rollin
1987 : *L'Anniversaire* d'Harold Pinter
1987 : *Le Pont des Soupîrs* d'Offenbach
1988 : *La Cagnotte* d'Eugène Labiche à la Comédie-Française
1994 : *Cirque à deux* de Barry Creyton
1994 : *Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio (Grand Prix de l'humour noir)
1999 : *Rêver peut-être* de Jean-Claude Grumberg
2000 : *Amorphe d'Ottenburg* de Jean-Claude Grumberg à la Comédie-Française
2000 : *Jeffrey Bernard est souffrant* de Keith Waterhouse
2002 : *La Priapée des écrevisses* de Christian Siméon
2002 : *L'Enfant Do* de Jean-Claude Grumberg
2002 : *Le Complexe de Thénardier* de José Pliya
2004 : *Le Jardin aux betteraves* de Roland Dubillard
2004 : *Sans Ascenseur* de Sébastien Thiéry
2004 : *Dieu est un steward de bonne composition* d'Yves Ravey
2005 : *Merci* de Daniel Pennac
2006 : *J'ai tout* de Thierry Illouz

• Télévision

- Merci Bernard*
Palace
Les Brèves de comptoir
Théâtre sans animaux

• Livres

- J'ai encore oublié St Louis, Merci Bernard* (Actes Sud-Papiers)
Les Candidats auxquels vous avez échappé (Actes Sud-Papiers)
Monologues, bilogues, trilogues (Actes Sud-Papiers)
Palace (Actes Sud-Papiers)
Le Menu de Frango Twix (Actes Sud-Papiers)
La Petite O.N.U. fantaisie humanitaire (Actes Sud-Papiers)
Je n'aime pas la campagne sauf dans le TGV elle va plus vite (L'Atalante)
Sursauts, brindilles et pétards (Grasset, 2004)

BIBLIOGRAPHIE DE ROLAND TOPOR

• Quelques œuvres de Roland Topor

- Romans : *Le Locataire chimérique*, *La Vérité sur Max Lampin*, *Mémoires d'un vieux con*
Nouvelles : *Café Panique*, *Portrait en pied de Suzanne*, *Four roses for Lucienne*, *La Plus Belle Paire de seins du monde*
Théâtre : *Vinci avait raison*, *L'Hiver sous la Table*, *Batailles*, avec Jean-Michel Ribes, *L'Ambigu*
Palace, avec Jean-Michel Ribes (sketches-télé), *Merci Bernard*, avec Jean-Michel Ribes (sketches), *La Cuisine cannibale* (recettes)
Rumsteack morceaux (poèmes et chansons)

• Cinéma

- La Planète sauvage*, scénariste et conception des décors/personnages (1973)
Marquis, co-réalisation avec Henri Xhonneux (1988)

• Télévision

- Téléchat*
Merci Bernard
Palace

ANNEXE 4

Extrait de *La Tempête* (1611) de Shakespeare, acte I, scène 1

Sur un vaisseau en mer. Une tempête mêlée de tonnerre et d'éclairs.

(Entrent le maître et le bosseman.)

LE MAÎTRE – Bosseman ?

LE BOSSEMAN – Me voici, Maître. Où en sommes-nous ?

LE MAÎTRE – Bon, parlez aux matelots. Manœuvrez rondement, ou nous courons à terre. De l'entrain ! de l'entrain !

LE BOSSEMAN – Allons, mes enfants ! courage, courage, mes enfants ! vivement, vivement, vivement ! Ferlez le hunier.– Attention au sifflet du maître.– Souffle, tempête, jusqu'à en crever si tu peux.

(Entrent Alonzo, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et plusieurs autres.)

ALONZO – Cher bosseman, je vous en prie, ne négligez rien. Où est le maître ? Montrez-vous des hommes.

LE BOSSEMAN – Restez en bas, je vous prie.

ANTONIO – Bosseman, où est le maître ?

LE BOSSEMAN – Ne l'entendez-vous pas ? Vous troublez la manoeuvre. Restez dans vos cabines, vous aidez la tempête.

GONZALO – Voyons, mon cher, un peu de patience.

LE BOSSEMAN – Quand la mer en aura. Hors d'ici !- Les vagues se soucient bien de la qualité de roi. En bas ! Silence ! Laissez-nous tranquilles.

GONZALO – Fort bien ! cependant n'oublie pas qui tu as à bord.

LE BOSSEMAN – Personne qui me soit plus cher que moi-même. Vous êtes un conseiller : si vous pouvez imposer silence à ces éléments, et rétablir le calme à l'instant, nous ne remuerons plus un seul cordage ; usez de votre autorité. Si vous ne le pouvez, rendez grâces d'avoir vécu si longtemps, et allez dans votre cabine vous préparer aux mauvaises chances du moment, s'il faut en passer par là.- Courage, mes enfants !- Hors de mon chemin, vous dis-je.

GONZALO – Ce drôle me rassure singulièrement. Il n'a rien d'un homme destiné à se noyer ; tout son air est celui d'un gibier de potence. Bon Destin, tiens ferme pour la potence, et que la corde qui lui est réservée nous serve de câble, car le nôtre ne nous est pas bon à grand' chose. S'il n'est pas né pour être pendu, notre sort est pitoyable.

(Ils sortent.)

(Rentre le bosseman.)

LE BOSSEMAN – Amenez le mât de hune. Allons, plus bas, plus bas. Mettez à la cape sous la grande voile risée. *(Un cri se fait entendre dans le corps du vaisseau.)* Maudits soient leurs hurlements ! Leur voix domine la tempête et la manoeuvre. *(Entrent Sébastien, Antonio et Gonzalo.)*

Encore ! que faites-vous ici ? Faut-il tout laisser là et se noyer ? Avez-vous envie de couler bas ?

SÉBASTIEN – La peste soit de tes poumons, braillard, blasphémateur, mauvais chien !

LE BOSSEMAN.- Manœuvrez donc vous-même.

ANTONIO – Puisse-tu être pendu, maudit roquet ! Puisse-tu être pendu, vilain drôle, insolent criard ! Nous avons moins peur d'être noyés que toi.

GONZALO – Je garantis qu'il ne sera pas noyé, le vaisseau fût-il mince comme une coquille de noix, et ouvert comme la porte d'une dévergondée.

LE BOSSEMAN – Serrez le vent ! serrez le vent ! Prenons deux basses voiles et élevons-nous en mer. Au large ! *(Entrent des matelots mouillés.)*

LES MATELOTS – Tout est perdu.- En prières ! en prières ! Tout est perdu. *(Ils sortent.)*

LE BOSSEMAN – Quoi ! faut-il que nos bouches soient glacées par la mort ?

GONZALO – Le roi et le prince en prières ! Imitons-les, car leur sort est le nôtre.

SÉBASTIEN – Ma patience est à bout.

ANTONIO – Nous périssons par la trahison de ces ivrognes. Ce bandit au gosier énorme, je voudrais le voir noyé et roulé par dix marées.

GONZALO – Il n'en sera pas moins pendu, quoique chaque goutte d'eau jure le contraire et bâille de toute sa largeur pour l'avalier. *(Bruit confus au dedans du navire.)*

DES VOIX – Miséricorde ! nous sombrons, nous sombrons... Adieu, ma femme et mes enfants. Mon frère, adieu. Nous sombrons, nous sombrons, nous sombrons.

ANTONIO – Allons tous périr avec le roi. *(Il sort.)*

SÉBASTIEN – Allons prendre congé de lui. *(Il sort.)*

GONZALO – Que je donnerais de bon cœur en ce moment mille lieues de mer pour un acre de terre aride, ajoncs ou bruyère, n'importe.- Les décrets d'en haut soient accomplis ! Mais, au vrai, j'aurais mieux aimé mourir à sec. *(Il sort.)*